Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 48

Artikel: Réponses
Autor: A.B. / M.M. / L., Fanchette
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193946

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Louis-Philippe, en 1840, et à la suite de laquelle il fut enfermé au château de Ham, d'où il s'échappa six ans plus tard, sous les habits d'un maçon nommé Badinguet.

Lorsque Nadaud cessa de chanter, Napoléon insista pour qu'il restât au piano.

— M. Nadaud, vous passez un couplet?...

— Mais, non, sire, la chanson finit là.

— Pas du tout. Je sais qu'il y a encore un couplet, et comme c'est toujours le plus beau qu'on supprime, je vous prie de le dire pour nous.

— Sire, je n'oserai!

— Allons! c'est par ordre, et vous ne quitterez le piano que quand vous vous serez exécuté.

— Dispensez-m'en, sire! je ne pourrais pas.

— Il est donc bien mauvais, ce couplet, que vous ne voulez pas le dire?

— En effet, sire. Il n'a aucune valeur. Ce n'est qu'une boutade de jeunesse.

— Eh bien, dites-le pour votre mortification.

— M. Nadaud, nous vous en supplions, insista l'impératrice.

— J'obéis donc.

Et Nadaud se mit à chanter le couplet inédit avec un certain embarras qui produisit un comique inimitable :

J'ai toujours servi sans réplique
Depuis le grand Napoléon,
Louis-Philippe et la République,
Et le nouveau Napo... léon.
Celui-là, je me remémorre,
Je l'avais fourré z'en prison.
Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous aviez raison *(bis)*.

L'empereur, qui connaissait parfaitement ce couplet et avait ménagé cette petite malice, en rit de bon cœur.

— Vous aviez tort, M. Nadaud, de supprimer la fin. C'est le complément de la chanson. Du reste, je ne saurais trop vous remercier d'avoir immortalisé avec tant d'humour et d'esprit une des plus belles qualités de notre armée, la discipline. Je tiens à honorer en vous un de nos plus charmants poètes français. Je veux avoir le plaisir de vous annoncer que vous êtes nommé chevalier de la Légion d'honneur.

En effet, le décret paraissait le lendemain au *Moniteur*.

Réponses

à la question posée à nos lectrices samedi dernier, sur le meilleur moyen à employer pour engager les maris à passer la veillée à la maison.

Nous n'espérions pas avoir un aussi grand nombre de réponses à la question posée; aussi remercions-nous bien vivement celles de nos lectrices qui nous ont favorisé de quelques lignes. A la demande de deux d'entre elles, nous supprimons, dans leurs lettres, les noms des localités.

* * *

Monsieur le rédacteur,

J'ai eu le grand plaisir, en lisant le *Conteur* de samedi, de voir qu'il veut bien s'occuper des femmes qui passent solitairement les longues veillées d'hiver; j'espère que la question que vous adressez à vos lectrices ne restera pas sans réponses et que je pourrai profiter de l'expérience de vos abonnées. Jusqu'à présent, je ne l'avoue qu'avec un peu de confusion, tous mes efforts ont été vains!

Gentillesse, douceur, paroles attendries, petites attentions, soins continuels ne m'ont servi qu'à voir la porte se refermer sur mon seigneur et maître, qui s'en va passer ses soirées loin de moi.

Après son départ, je regarde autour de moi et tout me semble désert : au bruit de la respiration des enfants endormis, j'ai à peine le courage de tirer mon aiguille!

Ah! que vos abonnées, M. le rédacteur, veuillent bien me dire ce qu'elles font pour retenir leurs maris au logis, car je suivrai leur exemple en tous points.

Si mes vœux se réalisent, ce sera à votre journal que je devrai mon bonheur, et je ne l'oublierai jamais.

Votre fidèle abonnée, A. B.

* * *

Permettez-moi, M. le rédacteur, de donner à vos abonnées un bon conseil pour retenir leurs maris à la maison. Elles doivent toujours être de bonne humeur, rire avec eux s'ils y sont disposés, et ne rien répondre lorsqu'ils grognent à tort ou à raison. Ces dames peuvent, pendant la veillée, préparer quelque chose pour restaurer leurs élus et leur faire trouver le temps moins long : un bon grog, par exemple, ou une bouteille de 93, préparée à l'avance sur le fourneau, ferait très bien l'affaire.

Lors même qu'elles n'auraient pas la poitrine bien forte ou qu'elles auraient mal à la tête, il ne faut pas qu'elles négligent de faire à leurs maris de longues lectures amusantes, tout en les plongeant dans un demi sommeil; ces moyens ne manqueront pas leur but : Ils me réussissent fort bien.

Mes respectueuses salutations,

M. M.

* * *

Monsieur le rédacteur,

Après avoir bien réfléchi à la question que le *Conteur* adresse à ses abonnées, j'ai trouvé une seule solution.

Vos lectrices n'ont rien à faire de mieux pour retenir leurs maris à la maison que de les engager à ouvrir soit un restaurant, soit un hôtel, soit un cercle : elles seront sûres alors d'avoir presque toujours leurs époux sous le toit conjugal.

A part M. le ministre, je ne connais pas dans notre localité d'hommes qui restent autant à la maison que les aubergistes.

Veuillez croire, M. le rédacteur, au dévouement d'une de vos anciennes abonnées.

* * *

Monsieur le rédacteur,

Nous avons décidé avec mon mari de répondre quelques mots à la question que vous adressez à vos abonnées.

Nous ne comprenons pas qu'il existe des maris passant leurs veillées ailleurs qu'à la maison; si cela est, nous les plaignons de tout notre cœur et nous désirons qu'ils se hâtent de changer d'habitude, car ils ne trouveront le vrai bonheur qu'auprès de leurs femmes.

Je ne fais rien d'extraordinaire pour retenir mon mari à la maison; il y reste, parce qu'il s'y plaît et qu'il n'a pas le cœur assez dur pour courir après quelques distractions pendant que je demeurerais seule dans notre logis comme une pauvre abandonnée.

L'hiver peut venir avec ses longues veillées; je les trouverai toujours trop courtes, car mon mari les passera toutes avec moi. Il me le promet encore en lisant par-dessus mon épaule ce que j'écris.

Je désire que tous les maris en fassent autant : ils en seront les premiers satisfaits.

Veuillez agréer, etc.

Une de vos lectrices.

* * *

Monsieur le rédacteur,

On peut bien dire qu'il en faut voir de toutes les couleurs dans sa vie! Ne voilà-t-il pas, à présent, que les journaux vont se mêler de nous donner des conseils sur ce que nous devons faire pour que nos vieux restent à la maison le soir!

Eh bien! en voilà une bonne! Ne savez-vous pas, M. le rédacteur, que nos seuls bons moments sont ceux où on ne les voit pas, nos hommes! Dites-le bien dans votre journal, au moins, afin que personne n'aille chercher à changer les affaires. On fait tant de choses qu'on serait bien dans le cas d'établir une loi là-dessus. Ah! que le Ciel nous préserve de voir une pareille calamité!

En nous recommandant, M. le rédacteur, pour que vous laissiez les choses comme elles sont, nous vous prions d'agréer, etc.

Fanchette L. et Célestine B.

* * *

Monsieur le rédacteur,

J'ai lu dans bien des livres que le devoir des femmes était de retenir leurs époux au logis par leur amabilité et

leurs vertus! Franchement, monsieur, il me semble que les livres n'y voient goutte!

Je crois au proverbe qui dit : « Celui qui se fait agneau, le loup le mange, » et je m'arrange, par crainte d'être mangée, pour inspirer à mon mari une sainte frayeur de son gouvernement. Il est très doux celui que mon cœur a choisi, et, en vue d'éviter le vacarme qu'il n'aime pas, il me consacre tout le temps que lui laisse son travail.

Ce n'est pas pour dire que je ne lise pas de temps à autre sur son visage pacifique le désir de se sauver, d'aller un peu voir ailleurs ce qui s'y passe; mais au premier mouvement qu'il fait dans cette intention, je surgis entre la porte et lui, et il se rassied avec résignation, persuadé que s'il se dirigeait du côté de l'auberge, j'y arriverais aussi vite que lui pour le ramener à la maison.

Mon genre ne paraît guère en rapport avec la faiblesse qu'on attribue à notre sexe, et j'y gagne de passer pour un gendarme, je dois même en convenir, pour la plus méchante femme du village. Oui, j'effraie bien du monde, et surtout mon pauvre mari! Tant pis! il passe les veillées à la maison; c'est l'essentiel!

J'indique ma recette aux lectrices du *Conteur*, et j'ai l'honneur, monsieur, de vous présenter mes compliments.

Une abonnée depuis douze ans.

* * *

Monsieur le rédacteur,

Il me semble que vos abonnées s'embarrassent pour peu de chose. Si elles ne veulent pas que leurs maris aillent à l'auberge, mais restent à la maison, il faut tout simplement qu'elles cachent la bourse. Comme je n'emploie que ce moyen, et qu'il me réussit assez bien, je ne puis en indiquer un meilleur.

Agréez, M. le rédacteur, etc.

N. M.

Bagnes.

M. Courthion, rédacteur de l'*Estafette*, a publié, dans la *Revue historique vaudoise*, une notice excessivement intéressante et fort bien écrite, sur la *vallée et commune de Bagnes*, dont l'histoire a un caractère tout particulier. Ce travail, qui a été tiré à part, forme une brochure de près de 60 pages, où les traits de mœurs les plus curieux et de nombreuses anecdotes donnent aux pages de M. Courthion beaucoup d'attrait.

Nous ne pouvons donc que souhaiter un bon accueil à cette brochure, en vente chez tous les libraires et au bureau du *Conteur*, au prix de 1 fr.

Nous en détachons ce curieux passage, relatif à la construction de l'église paroissiale de Bagnes :

« Suivant certaine tradition verbale, les Bagnards se seraient longuement agités pour le choix de l'emplacement de leur église, et faute de pouvoir se mettre d'accord, ils auraient finalement eu recours à l'arbitrage de deux juges de la race bovine.

» Chaque village tenait naturellement à faire construire l'église à sa portée, et, comme il était impossible de satisfaire tout le monde, on finit par s'arrêter à trois projets différents. L'extrémité de la vallée préconisait Versegères, les villages de la partie inférieure opinaient, suivant leurs intérêts respectifs, les uns pour Châble, les autres pour une colline qui domine ce chef-lieu, à une distance d'environ vingt minutes

» Faute d'entente plus complète, on résolut de choisir deux taureaux, de les attacher au même joug, de leur bander les yeux et de les faire longtemps tourner sur place dans un endroit occupant le point central du triangle formé par les trois emplacements indiqués. Il était convenu que l'édifice s'élèverait sur celui de ces trois points vers lequel les deux animaux s'entendraient à se diriger.

» Le Châble eut le bon billet de cette étrange loterie, voilà pourquoi le sanctuaire aurait été élevé à l'entrée de la vallée! »

Dâi ballès vatsès.

Dein onna misa que lâi a z'u y'a on part dè teimps dein lè z'einverons dè Lozena, lè z'ermaillès sè sont misâïes adrâi bin, et mé qu'on arâi cru aprés on annâïe dè granta sâiti coumeint cllia que n'ein z'u sti an.

— Parait que lâi avâi dâi ballès vatsès, se fe lo conseiller à n'on gaillâ que revegnâi dè la misa?

— Compto bin que lâi avâi dâi ballès vatsès! n'iavâi rein dè clliâo ballès fribordzâisès dâo canton dè Berna.

On créancier.

Quand vo prétâ dè l'ardzeint à cauquon que tirè lo diablio pè la quiua et qu'a dè la peina à virâ lè dou bets, l'est rudo molési dè lo ravâi, surtot se lo galé n'âmè pas pàyi.

Lâi a portant on moïan ; mâ ne sé pas se réussè adé. C'est dè férè coumeint Djan à Fifi.

Djan à Fifi avaî prétâ quatro picès à Gueguenet po atsetâ on caïenet, et diabe lo pas que sè poivè férè reimborsâ ; l'autro lo reinvoyivè du lo sailli âi fénésons ; dâi fénésons âi messons ; dâi messons âo traisadzo dâi truffès, et adé dinsè, que cein eimbétâvè Djan à Fifi, que n'avâi portant pas fauta d'ardzeint ; mâ vo sédè, quand bin on ein a pas fauta, tsacon tint à son du. Djan, que vâi que l'autro lo pâo pas pàyi et que ne volliâvè pas que l'âi dâivè pe grand teimps, s'ein va on dévai lo né tot drâi tsi l'assesseu et lâi fâ : « Bondzo, assesseu, vegné vers vo po vo démandâ se vo z'ariâ la bontâ dè prétâ veingt francs à Gueguenet?

— Et qu'ein vâo-te férè dè clliâo veingt francs ?

— Eh bin, c'est po lè mà reindrè; lè mè dâi. »

Dou dzanliâo.

Dou lulus, ion dè Publio et l'autro dè Tolotsena, que sè trovâvont on dzo pè St-Surpi su la galéri dè la pinta, iô fâ tant bio vairè, trovâvont que noutron pàys étâi rudo bio.

— Et bon! se fe cé dè Publio, aô mein per tsi no; kâ n'ein on tant bon territoire que se vo laissi tsezi on allumetta perque bas su dâo laboradzo, l'amâïe d'aprés vo lâi trovâ 'na granta sapalla plieinna dè pivès.

— A Tolotsena, repond l'autro, que ne volliâvè pas que sâi de que Tolotsena ne vaillessâi pas Publio, se vo laissi tsezi on boton dè breintalla ein fochéreint on carreau dè favioulès, trâi senannès aprés vo trovâ on bio patalon dè grisette tot fé à 'na bécllire.

BIEN-AIMÉ

PAR

Jeanne FRANCE et A. MAGNIER

FIN.

Bientôt commençait pour le cher malade la longue, l'atroce agonie prévue, agonie dont il dissimulait héroïquement la souffrance, montrant une résignation affectée.

Cependant, après avoir mis l'ordre le plus parfait à ses affaires, maintes fois revues dans les moindres détails, il se préoccupait des suprêmes préparatifs, des derniers adieux à tous ceux qu'il aimait, et surtout à celle qui lui avait donné tant d'amour. Un flot de visiteurs avait passé. Paul se retrouvait seul avec Isabelle, l'ange gardien de son chevet. Etranglé par le mal, il voyait de même s'étrangler, en un cercle de plus en plus étroit, l'horizon de sa vie.

— L'heure de la séparation approche, ma Bien-Aimée — prononca-t-il avec effort, d'une voix inintelligible pour tout autre qu'elle. — Ma fin est imminente... attendons-la d'un moment à l'autre... mais, je t'en supplie, sois forte et vaillante.

— Oui, mon Aimé, je serai forte de notre éternel amour, ce bien unique qui fait que je n'envie pas le bonheur des plus heureuses... N'ai-je pas eu ma part de bonheur terrestre? T'aimer, être aimée de toi... encore et toujours... Me souvenir et espérer. La vie est courte, et malgré cette épreuve, Dieu est juste, il nous réunira là-haut, pour jamais.

— Mais ton avenir?...

— Mon avenir est en toi, te dis-je... Ne proteste pas, je t'en supplie. Mon avenir, c'est de vivre et mourir pour toi... Non, la femme d'un autre, jamais!

— Mais j'aimerai les malheureux atteints